

Tierlexikon – Probeartikel »Kranich« (Entwurf!)

Stand: Juni 2011

Bisher bearbeitet:

A. Das reale Tier

C. Lateinische Literatur

II. Tierallegorese und Tierkunde – 1. Physiologus, Bestiarien; 2. Tierkunde, Enzyklopädik; Gebrauchsliteratur

III. Tierdichtung – 1. Fabel

IV. Tiere in nicht tierbestimmter Literatur – 1. Narrative Texte; 3. Diskursive Texte

D.2 Italienische Literatur

IV. Tiere in nicht tierbestimmter Literatur – 1. Narrative Texte

E.1. Nordische Literatur

IV. Tiere in nicht tierbestimmter Literatur – 1. Narrative Texte; 2. Lyrische Texte; 3. Diskursive Texte;

4. Runen

E.4 Deutsche Literatur

II. Tierallegorese und Tierkunde – 2. Tierkunde, Enzyklopädik

III. Tierdichtung – 1. Fabel; 2. Tierepos

IV. Tiere in nicht tierbestimmter Literatur – 2. Lyrische Texte

V. Ikonographie (Skandinavien, Wikingerzeit)

Bitte beachten: Die Literaturangaben zu den einzelnen Abschnitten sind noch nicht vollständig.

Kranich, crane, grue

DNP 6, 788f.; EM 8, 326-329; LCI 2, 557f.; LexMA 5, 1471; LThK –; ODB, –; PW 11/2, 1571-1578; RAC 21, 811-826; TRE 9, 554 [Emblem/Emblematik]. – MIQUEL, 101-108; SCHENDA, 172-175; SCHMIDTKE, –; ZERLING, 168-171.

A. Das reale Tier

La Grue est un grand échassier dont existent diverses espèces de par le monde. Deux d'entre elles sont européennes, la Grue cendrée (*Grus grus*), oiseau élancé et haut sur pattes d'une stature de près de 1m20 et d'une envergure en vol d'environ 2 m. Elle a le plumage d'une tonalité uniformément gris sombre, le cou distinct d'une bande noire à l'avant et blanche à l'arrière, et portant une tache rouge à l'arrière de la tête chez les adultes. Très souvent représentée dans les mss médiévaux, elle se reconnaît aisément. Une espèce un peu plus petite, la Grue demoiselle (ou Demoiselle de Numidie, *Anthropoides virgo*), fait moins d'1 m de haut pour une envergure d'environ 1m60; elle a le plumage gris plus clair, le cou noir, et une aigrette blanche qui lui encadre le haut du cou en retombant à partir du sommet de la tête. Elle est connue de Frédéric II de Hohenstaufen dont le ms. illustré (Vatican, Pal. lat. 1071) la peint avec exactitude (→ C I.3). La Grue cendrée niche actuellement en Scandinavie et dans le Nord-Est de l'Europe, mais était plus répandue au Moyen Age, se reproduisant quasi dans tous les pays de façon sporadique (France, Angleterre, Italie, Espagne) ou importante (Hongrie, Roumanie, Grèce). On pouvait l'appriivoiser et on gardait des grues captives comme oiseau d'agrément: on le constate dans des documents écrits et figurés des XIIIe-XVIe s., et la pratique a perduré jusqu'à un passé récent en Hongrie. On chassait activement les grues, soit au moyen des grands → faucons (gerfaut, sacre, pèlerin), engagés en équipe à la poursuite d'une grue (→ C I.3), soit à l'arc ou à l'arbalète, comme le montrent les miniatures du *Tacuinum Sanitatis*. La chair de grue, assez dure et nécessitant un temps de faisandage (cf. notices des encyclopédies), était consommée, et les textes littéraires s'en font l'écho, par le topos des banquets seigneuriaux contés dans les romans et les chansons de geste, et dans des récits facétieux comme le conte de Chichibio dans le *Décameron* de Boccace (→ D.2 III). La Grue cendrée est un grand migrateur, qui traverse à l'automne et au printemps toute l'Europe, dans d'impressionnants vols en V qui ont de tout temps attiré l'attention des hommes, marquant la transition des saisons.

Lit.: U. ALBARELLA: They dined on crane: bird consumption, wild fowling and status in medieval England, *Acta zoologica Cracoviensia* 45 (2002), 23-38; L. BODSON: La migration des grues d'après les auteurs grecs et latins, *Aves Contact* 6 (1998), 2-5; B. GUNDA: Die Jagd und Domestikation des Kranichs bei den Ungarn, dans: *Ethnographica Carpatho-Balearica*, 1979, 89-113; B. VAN DEN ABEELE: Migrations médiévales de la grue, *Micrologus* 8 (2000), 65-78; IBID.: Une grue dans le jardin. Un oiseau migrateur captif au Moyen Age, à paraître dans les actes du colloque *L'animal captif au Moyen Age* (Valenciennes, nov. 2007).

Baudouin Van den Abeele

[...]

C. Lateinische Literatur

[...]

II. Tierallegorese und Tierkunde

1. Physiologus, Bestiarien

La grue ne fait pas partie de la faune du *Physiologos* grec ni de ses traductions. Elle s'introduit dans la tradition allégorique à la faveur de son inclusion dans l'*Aviarium* d'Hugues de Fouillois (ca. 1120), qui s'inspire d'Isidore et de Raban Maur (v. infra) pour voir dans leur société bien ordonnée et prévoyante un modèle pour les hommes, pour le respect des préceptes des Ecritures, pour l'attitude à suivre lorsqu'on est prélat: la grue de tête, dans la formation de vol, crie sans cesse, tout comme le prélat doit inciter ses ouailles par la voix et par l'exemple. La vigilance des grues, qui se relaient comme sentinelles pour veiller sur le groupe la nuit, est exemplaire: elles sont comme ces frères qui, au sein de la communauté, veillent sur chacun. Ces gardiennes tiennent une pierre dans leur patte levée, dont la chute les réveille si elles s'endorment, si bien qu'elles crient pour éveiller les autres; ainsi les frères gardent à l'esprit la pensée du Christ et mettent en garde les autres par leur confession.

Dans les bestiaries étendus de la IIe famille figure une longue notice sur la grue, qui copie les données d'Isidore (origine du nom, formation de vol), de Solin (›ballast de vol, vol en groupe, rôle du guide, solidarité en vol), d'Ambroise (tours de garde assumés sans rechigner) et à nouveau d'Isidore (assombrissement du plumage). Tout ceci est donné sans moralisation aucune.

Les *Dicta Chrysostomi* et le *Physiologus Theobaldi* ignorent la grue. En revanche, le *Novus Physiologus* versifié (ca. 1294) énonce une étymologie originale dérivée de *congruus*, du ›chant en commun de ces oiseaux, puis rappelle la migration automnale des grues, les précautions nocturnes des groupes et la sollicitude mutuelle des oiseaux. Suit une lecture allégorique: les grues enseignent la vigilance, la mort venant comme un voleur; tel un veilleur il faut éviter de céder à la somnolence en ce monde.

Lit.: W. B. CLARK: *The medieval Book of Birds*. Hugh of Fouillois's *Aviarium*, 1992, chap. 44, 202-5; IBID.: *A Medieval Book of Beasts*, 2006, chap. 54, 168-169; *Novus Physiologus*, éd. A.P. ORBAN, 1989, v. 903-932.

Baudouin Van den Abeele

2. Tierkunde, Enzyklopädik

La grue a, depuis l'Antiquité, attiré l'attention des naturalistes, et l'on en trouve des évocations détaillées chez Aristote, répercutées par Pline.

Dans les *Etymologies* d'Isidore de Séville, la notice explique d'abord le nom *grus*, qui imite le cri de l'oiseau, puis décrit l'ordre de vol en formation ›lettrée‹. Isidore note le vol élevé, les cris de l'oiseau guide et les relais en tête de formation. Enfin, il est question des précautions nocturnes du groupe de grue, une fois posé: des sentinelles veillent à tour de rôle, tenant une pierre dans la patte levée, afin d'éviter la somnolence, et crient en cas de danger. Les grues noircissent avec l'âge (*Etymologiae*, XII, 14-15). Raban Maur copie toute la notice d'Isidore, et supplée un sens moral: les grues offrent l'image de ceux qui vivent en communauté dans les monastères, soumis à un seul, s'exerçant aux veilles, psalmodiant de nuit pour le salut de tous (DNR / De universo).

Les encyclopédistes du XIIIe s. s'intéressent tous à la grue, et nous en résumons les données par registres, en usant des sigles suivants: AN pour Alexander Nequam, *De naturis rerum*, II.97-98; TC pour Thomas de Cantimpré, *Liber de natura rerum* V.55; BA pour Barthélemy l'Anglais, *De proprietatibus rerum*, XII.15; VB pour Vincent de Beauvais, *Speculum Naturale*, XVI.91-93; CP pour *Compendium Philosophiae*, IV.12; AG pour Albert le Grand, *De animalibus*, XXIII, 49.

L'étymologie par imitation du cri est rappelée (BA, VB, CP), et Neckam relève la dérivation *congrui* (AN).

On décrit peu la grue, et aucun auteur ne prend la peine de souligner sa grande taille, sa conformation ou son plumage, à l'exception du fait que son plumage s'assombrit avec les années (AN, TC, BA, VB, CP, AG) – ce trait, qui ne correspond pas à la réalité, est repris de Pline; le *Compendium* se singularise en estimant qu'elles blanchissent à la fin (CP).

Tous les auteurs notent le vol en formation, sous la conduite d'un chef, qui est relayé périodiquement. Le *Compendium* affirme d'après Aristote qu'elles ont un ›roi‹ (CP). Le fait que le chef réintègre son rang au sein de la troupe est pour Neckam une leçon d'humilité pour ceux qui sont élevés en dignité pour un temps. Les grues volent haut, jusqu'au bout du monde (TC, VB) et dessinent une lettre par leur formation (AN). Elles ingurgitent du sable et transportent de petites pierres pour se lester en vol, qu'elles lâchent à mi-parcours au-dessus des mers, ce que des marins ont attesté: l'histoire, trouvée chez Solin qui copie Pline, est répétée par certains (AN, TC, VB et Brunet Latin), mais Albert le Grand se montre sceptique. La migration conduit les grues en Egypte où les attendent les Pygmées, qui leur livrent de féroces batailles (TC, VB, AG).

La grue est l'oiseau de la prévoyance: tous les auteurs s'attardent sur la vigilance des groupes de grue et parlent des sentinelles et de l'astuce de la pierre levée, une *commendabilis consuetudo* selon Neckam, qui y voit une leçon pour celui qui est chargé du troupeau du Seigneur et doit retenir la grâce de la stabilité (AN). Les moeurs grégaires de l'oiseau sont soulignées avec admiration par divers auteurs. La nuit, la grue se perche sur un seul pied (AN, TC, BA, VB, AG, CP), ce qui fournit la leçon qu'il ne faut toucher terre que par nécessité, et tendre à s'en éloigner par le désir de l'amour divin (AN).

De façon plus isolée, on relève que les grues sont domesticables (TC), facétieuses (AG), parfois querelleuses (VB), se battant entre elles à tel point qu'on peut les prendre à la main (TC, VB). Albert le Grand note qu'elles sont communes

en toutes terres; il a bien observé leur vol pour prendre de la hauteur, ainsi que le fait qu'elles placent parfois une pierre entre leurs oeufs (AG). Dans un autre passage du *De animalibus*, Albert conte son observation de grues domestiques nichant à Cologne (VI, 26). Il est seul parmi les naturalistes du XIIIe siècle à faire allusion à la nidification de cet oiseau. Alexandre Neckam rappelle que la grue était l'oiseau de Palamède, inventeur des lettres grecques et promoteur de la grammaire (AN).

Les notes marginales moralisantes qui accompagnent le chapitre sur la grue chez Barthélemy l'Anglais concernent les prélats et puissants, la charité, la prédication, la vie ordonnée des religieux, la vigilance des prélats, l'humilité, la confession et le combat contre les démons.

Dans son poème didactique sur les animaux, largement inspiré d'Isidore mais pourvu de moralisations systématiques, le zurichois Konrad de Mure († 1281) voit dans la grue (v. 1685-1734) l'image du juste, par sa vie ordonnée et sa soumission au chef, qui représente le Christ ou son vicaire l'Eglise; le vol en hauteur est comme l'aspiration du juste vers le Ciel, la station sur un pied est son dédain de ce qui est terrestre, la vigilance nocturne une incitation à se défier de Satan. Le *Speculum animalium* versifié de Christan de Lilienfeld (ca 1320), qui adapte une brève moralité au catalogue des animaux de Thomas de Cantimpré, énonce pour la grue vigilante tenant sa pierre la leçon qu'il faut porter le Rédempteur en son coeur afin d'éviter la tiédeur.

Baudouin Van den Abeele

3. Gebrauchsschrifttum

Tierhaltung und Tiermedizin: Divers témoignages, tant textuels qu'iconographiques, invitent à considérer que la grue était tenue en captivité dans certains domaines monastiques et princiers, ainsi que dans quelques villes flamandes, durant le Moyen Age central et tardif, mais on conserve peu d'indications pratiques à ce sujet.

Lit.: B. VAN DEN ABEELE: Une grue dans son jardin. Un oiseau migrateur captif au Moyen Age, à paraître dans les actes du colloque *L'animal captif au Moyen Age* (Valenciennes, nov. 2007).

Baudouin Van den Abeele

Jagdliteratur: La grue fait partie des grands oiseaux que les fauconniers cherchaient à faire voler par leurs → faucons, particulièrement les gerfauts, chasse spectaculaire qui occasionnait de véritables tournois aériens. L'exposé le plus détaillé se lit dans le *De arte venandi cum avibus* de Frédéric II de Hohenstaufen, qui réserve l'intégralité du livre IV à la chasse des grues à l'aide du faucon gerfaut. Il connaît les trois espèces européennes de grue (grue cendrée, demoiselle de Numidie, grue nonne) et détaille pour les premières le mode de vie, les conditions de chasse (saison, temps, heure, lieu), le choix du gibier, le déroulement du vol, les incidents qui peuvent survenir, le vol simultané de deux faucons chassant la grue de concert. Au livre I, qui est une ornithologie descriptive, Frédéric II parle également à plusieurs reprises des grues, pour en détailler le mode de vie et le rythme de nourrissage, la migration et le vol, et même l'anatomie. Ainsi, il a découvert que la grue a une particularité unique, le fait que la trachée, avant son arrivée au poumon, traverse le sternum et y est disposée en plusieurs tours, ce qui confère une fonction de caisse de résonance à cet os et explique la puissance surprenante du cri de la grue, qui porte à plusieurs km.

D'autres traités de fauconnerie mentionnent la grue, tel le *Dancus rex* (prologue, BE). Guillelmus falconarius (ch. 37) prétend que l'on peut chasser la grue avec douze émerillons (la plus petite espèce européenne de → faucons) ce qui semble bien peu crédible. Dans son *De falconibus*, Albert le Grand mentionne le vol des grues par le gerfaut (ch. 6), le → faucon pèlerin (ch. 8), le → faucon 'bossu' (*gibbosus*) (ch. 9) et l'émerillon (ch. 14).

Lit.: Frédéric II de Hohenstaufen: *L'art de chasser avec les oiseaux*, éd. A. PAULUS/ B. VAN DEN ABEELE, 2000; *Dancus Rex*, Guillelmus Falconarius, Gerardus Falconarius: *Les plus anciens traités de fauconnerie de l'Occident*, éd. G. TILANDER, 1963.

Baudouin Van den Abeele

III. Tierdichtung

1. Fabel

Très populaire est la fable de la grue et du → loup, que l'on trouve dans toutes les collections latines médiévales, depuis le *Romulus* tardo-antique : le loup, ayant avalé un os qui lui est resté en travers de la gorge, demande à la grue de le lui retirer, ce qu'elle réussit à faire. Demandant sa rétribution, celle-ci est moquée par le loup, qui lui affirme que la vie sauve doit lui suffire. La morale, transparente, déconseille de faire le bien aux méchants ou aux cruels. Le *Romulus* LBG donne lui un sens social: c'est ainsi que font les riches, superbes et violents à l'égard des pauvres qui leur sont soumis. Cette fable a été souvent représentée dans la sculpture romane et gothique (Bourges, Brauweiler, Bonn, etc.). Moins connue, mais fort diffusée également, la fable de la grue et du → paon: ce dernier se moque du manque d'ornement de la grue, mais celle-ci lui oppose ses grandes facultés de vol; présent chez Avianus, ce récit fait partie des diverses collections qui en dérivent et s'introduit dans la littérature française via l'*Avionnet*. Par ailleurs, la grue remplace parfois la cigogne dans la fable du → renard invitant la □ cigogne à manger.

Baudouin Van den Abeele

[...]

IV. Tiere in nicht tierbestimmter Literatur

1. Narrative Texte

Hagiographie: The only apparent reference to the crane outside of Irish hagiography comes in a posthumous miracle of the martyr Thecla, by the Bishop Basil of Seleucia in Syria in the fifth century [AASS 23rd September, p. 560, no. 63]. Here, where Thecla's grave was said to be, a boy was brought to have his eye cured by the saint. This was done, but in a manner startling for a healing miracle. A crane jumped at the boy, and poked its beak in his eye. From the resulting hole, a mass of bad matter flowed out. The boy thus recovered the use of his eyes without any mutilation. This story furnishes a limited parallel to parts of the Irish material, and given that the cult of Thecla existed in Britain at least by Bede's time, it is just possible that this Greek story might have been known to Irish hagiographers.

The Irish crane stories may equally well be entirely independent. The earliest of these certainly is, and appears in Adomnán's seventh-century story of the crane which Columba foresaw would arrive in Iona [*Adomnán's Life of Columba*, pp. 312-15]. The crane is tended with due hospitality until three days later it returned to Ireland. It has been disputed whether the bird in this story really represents a crane, or whether it should be translated as 'heron', although 'grus' is the term used. The argument depends upon whether the early medieval Irish distinguished cranes and herons, which in fact it appears likely that they did [see Adomnán, *Life of Columba*, n.196, pp. 309-10; S. Boisseau, D.W. Yalden, pp. 482-500]. Below, it is assumed that the Irish stories are referring to cranes rather than herons, as has been usually the case.

A later story is more typical of saintly interactions with wild birds; here some cranes were causing disruption so Saint Ailbe directed his disciples to round them up like sheep and pen them. This done the saint lectured the birds the next day after which they dispersed [*Vita Sancti Ailbe*, in Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, vol. 1, no. 43, p. 62. The story correctly represents the birds behaving as a flock, unlike solitary herons]. This story can be paralleled closely by a number of stories from British, Breton, Norman and other sources with other wild birds, most frequently geese [see Alexander, ch. 5].

A rather more unusual type of story appears in the Latin verse *Vita* of Saint Senán and the prose *Vita* of Saint Flannán [AASS 8th March, ch. 3, nos. 16-17, p. 765; *Vita S Flannani*, in *Vitae Sanctorum Hiberniae*, ch. 5, p. 283]. These two stories are quite closely related to each other; in both the saint miraculously mills by hand through the night with the fingers of his left hand giving out light. Spied upon by a messenger, the saint essentially curses the miscreant, whose eye is then put out by a crane as prophesised. In both stories, the intervention of a senior saint, Molua in Flannán's case, secures the restoration of the sinner's eye. A related vernacular story of Ciarán of Cluain contains a somewhat different narrative, and here the fault of a servant is to withhold food from the saint [see Stokes pp. 269-70]. This time the saint, who makes the curse, removes it in exchange for the mill.

These stories represent a specifically Irish *topos* which is likely to be early medieval in origin, given the nature of the similarities and differences between all three miracles. The crane in this *topos* is the agent of the saint's vengeance, apparently for the sin of observing his secretly-exercised miraculous power. The association of the crane with saintly power does not seem to be incidental. In addition to the mysterious crane of Adomnán's Columba, another late vernacular story of the saint has Colum Cille insulted by a queen as a 'crane-cleric' [ibid. p. 311]. The saint promptly turns her and her handmaid into cranes themselves. These associations of Irish saints with cranes suggest that the bird had symbolic significance. The symbolism may not have always been particular to Ireland as the Thecla miracle suggests. The crane's connection with both the destruction and healing of eyes, themselves associated with the soul, is suggestive. In part this imagery can be absorbed into Christian allegory of salvation, but much in the Irish stories point also to pre-Christian associations where the crane is a link to the powers associated with the Otherworld.

Lit.: Adomnán's *Life of Columba*, ed. and trans. A. O. ANDERSON/ M. O. ANDERSON, 1961; Adomnán, *Life of Columba*, trans. R. SHARPE, 1995; D. ALEXANDER: *Saints and Animals in the Middle Ages*, 2008; S. BOISSEAU/ D.W. YALDEN: The former status of the Crane *Grus grus* in Britain, in: *Ibis*, vol. 140, no. 3 (1998), 482-500; C. PLUMMER: *Vitae Sanctorum Hiberniae*, 1910; *Lives of the Saints from the Book of Lismore*, ed. W. STOKES, 1899; *Vitae Sanctorum Hiberniae*, ed. W. W. HEIST, 1965.

Dominic Alexander

Moins pacifique, l'histoire d'une grue, contée par Etienne de Bourbon dans son recueils d'exempla, se termine mal: capturée par un oiseleur, elle était repartie vers la liberté, ayant récupéré ses forces, mais lors du retour de migration, elle avait entraîné la troupe de ses congénères vers la ferme où elle avait été si bien soignée. Toutes y furent capturées et occises, ce qui inspire la leçon de l'exemplum: De même ceux qui renient Dieu, la foi ou l'ordre, reviennent avec une cohorte d'âmes vers le diable, vers le monde ou vers le péché (ex. I. 252). C'est un des rares cas d'interprétation négative de la grue.

Ausg.: Adamnan: *Vita Columbae*, AA.SS. Junii, t. II, 209; Etienne de Bourbon: *Tractatus de diversis materiis praedicabilibus*, éd. J. BERLIOZ/ J. L. EICHENLAUB, 2002 (I, 252).

Baudouin Van den Abeele

[...]

3. Diskursive Texte

Glossen und Glossare: Parmi les lexicographes, Papias copie la notice d'Isidore de Séville, se contentant d'ajouter que les grues fuient les → chauve-souris, trait que nous n'avons pas lu ailleurs. Jean Balbi offre une longue notice, qui

s'inspire principalement des homélies d'Ambroise et insiste sur la vigilance nocturne, ainsi que sur l'ordonnance en vol; les grues offrent une image de société parfaite, comme l'était l'antique république. Le substantif *grus* fait partie des mots remarquables, dont sont exposés les déclinaisons et les dérivés chez les grammairiens médiévaux, tels Alcuin, Rémi d'Auxerre, Sédulius Scot, Smaragde.

Baudouin Van den Abeele

Liturgische und theologische Texte: La grue est présente dans les homélies sur l'Hexaemeron de Basile de Césarée et, partant, dans leur version latine par Ambroise de Milan. Chez celui-ci, l'ordre de vol des grues et le fait que l'oiseau de tête laisse sa place à un autre, pour être relayé dans la conduite, introduisent une réflexion sur l'ordre idéal de la cité: *C'est ainsi qu'à l'exemple des oiseaux, les hommes avaient commencé à exercer une organisation politique.*

Thomas d'Aquin rappelle, dans sa Somme théologique (I, quaestio 96, art. 1), que certains animaux ont une forme de prudence et même de raison, comme les grues qui suivent un chef, et les → abeilles qui obéissent à un roi. Il rejoint ainsi une thématique récurrente qui fait de ces deux animaux un modèle d'organisation étatique. Leur cas est cité aussi par Gratien dans le *Decretum* relatif au droit canon, pour appuyer le fait qu'il y a un empereur, et un juge de province (pars 2, causa 7, qu. 1, canon 41).

Baudouin Van den Abeele

[...]

Reiseliteratur: La *Topographia Hibernica* ou »Description de l'Irlande« de Giraud de Barri contient un chapitre sur la grue, dont sont rappelées la vigilance nocturne et l'astuce de la pierre levée par les sentinelles. L'auteur y voit le symbole des prélats de l'Eglise. Il énonce aussi que la grue a le foie si ardent qu'elle est capable de digérer le fer, ce qui s'applique aux coeurs enflammés par le feu de la charité, qui viennent à bout des esprits insensibles.

Lit.: J.M. BOIVIN: *L'Irlande au Moyen Age. Giraud de Barri et la Topographia Hibernica (1188)*, 1993 (I, 14, 180-181).

Baudouin Van den Abeele

D. Romanische Literaturen

[...]

D.2 Italienische Literatur

[...]

IV. Tiere in nicht tierbestimmter Literatur

1. Narrative Texte

Legenden / Novellen: On ne peut passer sous silence la nouvelle de Chichibio dans le *Décameron* de Boccace (Journée VI, n. 4). Currado Gianfigliuzzi, noble florentin, prend une grue avec ses faucons et la confie à Chichibio, qui la met à rôtir. La bien-aimée du cuisinier arrive, à force d'insistance, à se faire offrir une cuisse de l'oiseau, qui en sera donc privé lorsqu'il sera servi à Currado. Celui-ci-s'en étonne, mais Chichibio affirme à son maître que les grues n'ont qu'une patte. Rendez-vous est pris pour le lendemain pour vérifier la chose. Dans la campagne, les deux hommes voient une troupe de grue au repos, se tenant sur une seule patte, et Chichibio exulte. Le maître ne se laisse pas tromper et crie pour faire s'envoler les grues, qui déploient leur seconde patte et prennent la fuite. Chichibio rétorque que ceci, le maître ne l'avait pas fait au moment où a été servie la grue. Le récit se termine dans l'hilarité.

Lit.: U. ALBARELLA: They dined on crane, *Acta zoologica Cracoviensia* 45 (2002), 23-38; E. ARMSTRONG: The Crane Dance in East and West, *Antiquity* 17 (1943), 71-76; L. BODSON: La migration des grues d'après les auteurs grecs et latins, *Aves Contact* 6 (1998), 2-5; G. GORNI: Gru di Dante, *Rassegna europea di letteratura italiana* 3 (1994), 11-34; S.S. JENSEN: Some remarks on the mediaeval etymology of »Congruitas« and its background, in: *Fides quaerens intellectum*, 1964, 60-65; C. LECOUTEUX: A propos d'un épisode de Herzog Ernst, *Etudes germaniques* 33 (1978), 1-15; IBID.: Die Kranichschnäbler der *Herzog Ernst*-Dichtung, *Euphorion* 75 (1981), 100-102; R. MATHIEU: Le combat des grues et des Pygmées, *L'Homme*, 116 (1990), 55-73; K. SVENDSEN/ H.M. VON ERFFA: Grus vigilans, *Philobiblon* 1 (1957), 286-306; B. VAN DEN ABEELE: Quelques pas de grue dans l'histoire naturelle médiévale, in: *Le réalisme. Contributions au séminaire d'histoire des sciences*, 1996, 71-98; IBID.: Migrations médiévales de la grue, *Micrologus* 8 (2000), 65-78; E. VON MÖLLER: Strauss und Kranich als Attribut der Gerechtigkeit, *Zeitschrift für Christliche Kunst* 16 (1903), 75-88.

Baudouin Van den Abeele

[...]

E. Germanische Literaturen

E.1 Nordische Literatur

[...]

IV. Tiere in nicht tier-bestimmter Literatur

1. Narrative Texte

Sögur: Das Femininum *trana* (»Kranich«) und das Maskulinum *trani* (»Kranich«) treten fast ausschließlich als Anthroponym, Chrematonym oder Bestandteil von Toponymen und metaphorischen Umschreibungen auf. Nur ausnahmsweise werden sie als Appellativa verwendet, wobei zumeist außerskandinavische Vorlagen eine Rolle spielen. In der *Droplaugarsona saga*, der *Fljótsdoela saga* und der *Þórsteins saga Víkingssonar* erscheint der Vogelname als Epitheton (Þorkell *trani* bzw. Ingialdr *trana*). Ob dabei die erstaunliche Mobilität des Zugvogels, sein lauter trompetender Ruf oder die ihm seit der Antike zugeschriebene Wachsamkeit mit den Eigenschaften des Namensträgers assoziiert wurde, lässt sich anhand der altnordischen Überlieferung nicht erschließen. Da Ingialdr *trana* im Kampf die Gestalt eines → Ebers annehmen kann, ist in diesem Fall auch eine Verbindung zu neuisländisch *trani* = »Rüssel« und einem altisländischen Femininum **trana* = »Eberschnauze« erwogen worden. Unter anderem in der *Ólafs saga Tryggvasonar* in Snorris *Heimskringla* ist vom königlichen Kriegsschiff die Rede, das den Namen des Zugvogels trägt (*Tranann* = »der Kranich«). Möglicherweise war das Schiff mit einem ornithomorphen Stevensmuck ausgestattet. In der Version A der *Konráðs saga keisarasonar*, einer originalen Riddarasaga, ist ein Schwert mit dem Namen *Trani* zu finden. Das in der *Örvar-Odds saga* erwähnte Toponym *Trönuvágur* (»Kranichbuchten«) scheint einen regelmäßig von Kranichen aufgesuchten Platz zu bezeichnen.

In der *Ólafs saga helga* (AM 61 fol.) erscheint der Kranich in einem jagdlichen Kontext. In der *Fagrskinna* und der *Karlamagnús saga ok kappa hans* findet der Kranich als Beute bei der Beizjagd mit → Hund und → Habicht Erwähnung. In der *Ívens saga Artúskappa*, einer Prosauübersetzung des altfranzösischen Versromans *Yvain* des Chretien de Troyes, heißt es, der Held verfolge seinen Feind so schnell wie ein → Falke den Kranich. Insbesondere seiner Größe sowie seiner jagdlichen Relevanz und der damit einhergehenden Exklusivität dürfte es geschuldet sein, wenn beispielsweise in der *Karlamagnús saga* neben allerlei Wildpret auch der wenig schmackhafte Kranich als besonders festliche Speise serviert wird. Dies hat Entsprechungen in der kontinentalen und englischen höfischen Esskultur.

Ausg.: *Heimskringla*. Snorri Sturluson, Bd. 1-3, ed. B. ADALBJARNARSON, 1941-1951; *Ivens saga*, ed. F. W. BLAISDALL, 1979; *Forn sögur Suðurlanda*, ed. G. CEDERSCHIÖLD, 1884; *Fagrskinna. Nóregs kononga tal*, ed. F. JÓNSSON, 1902-1903; *Fornaldarsögur Norðurlanda* 1-4, ed. G. JÓNSSON, 1950; *Saga Ólafs konungs hins helga*, ed. O. A. JOHNSEN/ J. HELGASON, 1941; *Austfirðinga sögur*, ed. J. JAKOBSEN, 1902-1903; *Fljótsdoela hin meiri, eller, Den længere Droplaugarsona-saga*, ed. K. KÅLUND, 1883; *Karlamagnús saga ok kappa hans. Fortællinger om Keiser Karl Magnus og hans Jævniger i norsk bearbejdelse fra trettende aarhundrede*, ed. C. R. UNGER, 1860.

Lit.: G. MÜLLER: *Studien zu den theriophoren Personennamen der Germanen*, 1970.

Sigmund Oehrl

Þættir: Der um 1500 überlieferte *Trönuþáttur* berichtet von einem lombardischen Bauern, der von seiner Geliebten mittels eines Halsbandes in einen Kranich verwandelt wird. Bei den Kranichen lebend, gerät er bald in Schwierigkeiten, da er nicht in der Lage ist – nach Art der Kraniche mit einem Stein in der Hand im Wasser stehend – Wache zu halten. Der Autor schildert ausführlich die Lebensweise der Kraniche und merkt an, dass sie im Norden nicht anzutreffen seien.

Ausg.: *Islendzk Æventyri*. Isländische Legenden, Novellen und Märchen 1-2, ed. H. GERING, 1882-1883.

Sigmund Oehrl

Strengleikar: Auch in den als *Strengleikar* bekannten altnordischen Prosauübersetzungen altfranzösischer Lais taucht der Kranich als Jagdbeute auf. Im *Strandar strengleikr* vertreibt sich Wilhelm der Eroberer in Barfleur – auf bessere Windverhältnisse für die Überfahrt nach England wartend – die Zeit mit der Beizjagd und erbeutet mit seinen → Habichten zahlreiche Kraniche. Die altfranzösische Vorlage des Textes ist nicht erhalten.

Ausg.: *Strengleikar*. An Old Norse Translation of Twenty-one Old French Lais, ed. R. COOK/ M. TVEITANE, 1979.

Sigmund Oehrl

Lieder-Edda: In den Eddaliedern des *Codex regius* taucht der Kranich nur zweimal auf: In den *Hamðismál* wird scheinbar der am Galgen Gehängte als »Aufreizung/Anreizung/Reiz des Kranichs« umschrieben (*trýtti æ tröno hvöt*, Strophe 17). Diese Kenning ist ganz enigmatisch. Sie könnte jedoch mit der Verwendung von *trani* in Rabenkenningar zusammenhängen und somit auf den aasfressenden → Raben abzielen, der von den Leichnamen auf Exekutionsstätten angezogen wird. In *Helgaqvíða Hundingsbana in fyrri* ist von einem Ort namens *Trönoeyrr* (»Kranichufer«) die Rede (Strophe 24).

In der *Rígsþula*, die nicht im *Codex regius* überliefert ist, werden diffamierende Sklavennamen aufgezählt, darunter auch *Trönobeina* (»die Kranichbeinige« Strophe 13). Dieser Name dürfte auf eine außergewöhnliche Gestalt oder Stellung der Beine anspielen.

Ausg.: *Edda*. Die Lieder des Codex Regius nebst verwandten Denkmälern, I: Text, ed. G. NECKEL/H. KUHN, ⁵1983.

Sigmund Oehrl

2. Lyrische Texte

Skaldik: In der Skaldendichtung tritt der Kranich vereinzelt als Bestandteil von → Rabenkenningar in Erscheinung. Bei den mit Abstand meisten Rabenkenningar dient der Name eines beliebigen Vogels als Grundwort, das durch verschiedene Ausdrücke aus dem Bereich des Krieges und des Todes bestimmt wird. Mit *trani* als Grundwort sind die Rabenkenningar »Kranich des Kampfgetümmels« (*hjaldrs trani*) und »Blutkranich« (*blóðtrani*) überliefert. In *Hjalmar's Sterbelied* begegnet *Trani* als Männername.

Ausg.: *Den Norsk-Islandske skjaldedigting*, ed. F. JÓNSSON, 1912-1915.

Lit.: R. MEISSNER (ed.): *Die Kenningar der Skalden*, 1921.

Sigmund Oehrl

Pulur: Die in den Handschriften der Snorra-Edda überlieferten *Pulur* führen *Trani* als Schwertname und als → Schlangename bzw. als poetisches Synonym für »Schwert« (*Sverða heiti*) und »Schlange« (*Orma heiti*) auf. Wie sich der Waffename erklärt, bleibt rätselhaft, könnte jedoch mit der Hals- oder Schnabelform bzw. dem gesamten Flugbild des Vogels zusammenhängen. Da in der altnordischen Literatur geheimnisvoll tönende Schwerter greifbar sind, ist auch der charakteristische Schrei des Kranichs in Betracht gezogen worden.

Ausg.: *Den Norsk-Islandske skjaldedigting*, ed. F. JÓNSSON, 1912-1915.

Lit.: H. FALK: *Altnordische Waffenkunde*, 1914; F. GRÜNZWEIG: *Das Schwert bei den Germanen*, 2009.

Sigmund Oehrl

Rímur: In den *Úlfhams rímur* (auch *Vargstökkur*) wird eine eigentümliche Beziehung zwischen jungen Männern und Kranichen angedeutet (IV, Strophe 21-23; V, Strophe 34 ff.). Eine ausführlichere Schilderung dieser Beziehung ist in der nachmittelalterlichen *Úlfhams saga* anzutreffen. Es handelt sich um eine Form der Mahrtehe. Die Kranichfrauen verwandeln sich mit Hilfe einer Art Vogelhülle (*hamr*) und entsprechen somit dem Motiv der Schwanenjungfrau.

Ausg./Lit.: *Úlfhams Saga*, ed. A. GUÐMUNDSDÓTTIR, 2001.

Sigmund Oehrl

3. Diskursive Texte

In einer schwedischen Fassung des Pentateuch aus dem 14. Jahrhundert (überliefert in zwei Handschriften des 15. und 16. Jahrhunderts), erläutert der Übersetzer (zu *Liber Genesis*, Kap. 1-2), dass die Tiere ihrer von Gott verliehenen Natur folgen, indem er den Zug der Kraniche vor Augen führt.

Ausg.: *Svenska medeltidens bibel-arbeten efter gamla handskrifter 1-2*, ed. G. E. KLEMMING, 1848; *Fem moseböcker på fornsvenska enligt Cod. Holm A1*, ed. O. THORELL, 1959.

Sigmund Oehrl

V. Runen

Auf dem spätwikingenzeitlichen Runenstein von Gillberga (Össeby-Garns socken, Vallentuna härad) in Uppland werden zwei Männer genannt, die das Denkmal für ihren verstorbenen Vater errichteten (U 186). Einer der Söhne heißt *Trani*. Am Ende der sehr schlecht bewahrten Inschrift auf dem ebenfalls spätwikingenzeitlichen uppländischen Runenstein von Tierps kyrka (Tierps socken, Örbyhus härad) könnte sich der Runenritzer Þórir mit dem Epitheton *trani* nennen (U 1143). Die Lesung der betreffenden Partie bereitet jedoch einige Schwierigkeiten.

Lit.: M. KÄLLSTRÖM: *Mästare och minnesmärken*, 2007.

Sigmund Oehrl

[...]

E.4 Deutsche Literatur

[...]

II. Tierallegorese und Tierkunde

[...]

2. Tierkunde, Enzyklopädik

Die ergiebigste Quelle für enzyklopädisches Wissen über den Kranich in deutscher Sprache ist Konrads von Meigenberg *Buch der Natur*, dessen Hauptquelle Thomas' von Cantimpré *Liber de natura rerum* ist (→ C.II.2.) und das ein eigenes, die naturkundliche Tradition kompilierendes Kapitel *Von dem chranichen* enthält (*BdN* III.B.34). Konrad referiert Solin, Isidor und andere Autoritäten, wenn er auf die feste Ordnung (Dreiecksform) des ziehenden Kranichschwarms hinweist und sie mit einer Schlachtaufstellung vergleicht (*sam ain gepaliert ritterschaft*). Angeführt werde der Schwarm von einem Leittier, das die Gruppe durch lautes Schreien zusammenhalte. Versage ihm die Stimme, übernehme ein

anderer Vogel die Führung, und wenn ein Tier für den Weiterflug zu erschöpft sei, werde es von den anderen getragen, bis es sich erholt habe. Konrad kennt ein besonderes Verfahren der Kraniche während der Nacht: Die Vögel organisierten die Nachtwache so, dass neben dem Schwarmführer immer jedes zehnte Tier wach bleibe und sich dadurch vor dem Einschlafen bewahre, dass es, auf einem Bein stehend, einen Stein mit der Kralle festhalte. Schlafe der Kranich ein, wecke ihn das Geräusch des herabfallenden Steins sofort auf. Konrad greift damit eine bis auf Plinius zurückgehende naturkundliche Tradition auf, die zur Grundlage für die Verwendung des Kranichs als Symbol der Wachsamkeit (*vigilantia*) und des Gemeinschaftssinns in der mittelalterlichen Ikonographie und Allegorese wurde. Auf dem Boden bewache der Leitvogel unablässig seinen Schwarm und stoße Warnschreie aus, wenn Gefahr drohe. Im *Buch der Natur* findet sich auch die aus der Tradition (u. a. Solin) bekannte besondere Methode des Kranichs, durch die Änderung seines Gewichts seinen Flug zu stabilisieren: Vor dem Zug über das Meer fressen die Kraniche nach Konrad Sand, um leichter zu werden, und sie nehmen Steine in ihre Krallen, um dem Gegenwind besser standhalten zu können. Oft finde man auch einen Stein im Magen eines Kranichs, der im Feuer zu Gold werde. Konrad referiert darüber hinaus die auf die Antike (*Ilias*) zurückgehende, von den mittelalterlichen Enzyklopädisten (u. a. Honorius, Isidor) und Chronisten (u. a. Rudolf von Ems) rezipierte Sage vom Kampf der Kraniche mit den Pygmäen (*chlainn láuten*) in Ägypten während ihres jahreszeitlich bedingten Zuges in den Süden (vgl. *BdN* VIII.3, 526,21). Diese Sage kennt auch der *Deutsche Lucidarius* (vgl. *Lucid.* 21,13-15).

Ausg.: Konrad von Megenberg: *Das Buch der Natur*, Bd. 2, ed. R. LUFF/ G STEER, 2003; *Der deutsche Lucidarius*, Bd. 1, ed. D. GOTTSCHALL/ G. STEER, 1994.

Lit.: *Enzyklopädie des Märchens* 8, 326-329; *Lexikon des Mittelalters* 5, 1471; *Verfasserlexikon* 5, 231-234; D. GOTTSCHALL: *Konrad von Megenbergs Buch von den natürlichen Dingen*, 2004.

Heiko Hartmann

[...]

III. Tierdichtung

1. Fabel

Der selbstgefällige → Pfau rühmt sich wegen seiner Federnpracht und wirft dem Kranich dessen Schmucklosigkeit vor, der sich jedoch mit dem Hinweis auf seine Flugkünste zu wehren weiß (DICKE/GRUBMÜLLER, Nr. 362). Im *Wiener Fabelcorpus* (Nr. 4) wird der Pfau mit dem Reichen gleichgesetzt, der sich jedoch nicht aus dem Schmutz seiner Bosheit aufzuschwingen vermag, während der Kranich für den Mittellosen, aber Tüchtigen steht, der allgemeines Ansehen genießt. Boner (Nr. 81) verbindet mit dieser Fabel die Mahnung, sich nicht wegen einer besonderen Begabung hoffärtig über andere zu erheben, denn die anderen könnten mit den offenkundigen Mangel mit anderen Vorzügen ausgleichen. Der *Nürnberger Prosa-Äsop* (Nr. 15) ergänzt diese Deutung um eine geistliche Auslegung und setzt den Pfau mit dem Hoffärtigen gleich und den Kranich mit dem Demütigen. Der *Magdeburger Prosa-Äsop* (Avian 12) folgert aus der Fabel, dass Schönheit an geistlicher Erkenntnis hindere. Steinhöwel (Nr. 126) verbindet damit die Mahnung, sich wegen seiner Schönheit nicht über andere zu erheben, die sich vielleicht durch andere Begabungen auszeichnen.

In der weit verbreiteten Fabel von der wechselseitigen Einladung zum Gastmahl von → Fuchs und → Storch (DICKE/GRUBMÜLLER, Nr. 212) tauschen der Wolfenbütteler Äsop (Nr. 24) und der *Magdeburger Äsop* (Nr. 76) den Storch gegen den Kranich aus, ohne dass damit auch eine Veränderung der Moral (Verpflichtung zu gegenseitiger Rücksichtnahme) verbunden wäre.

Die Fabel vom → Wolf, der dem Kranich (oder → Storch) den für seine Hilfe versprochenen Lohn nicht zukommen läßt (DICKE/GRUBMÜLLER, Nr. 631), wird weithin als Warnung vor dem Dienst für böse Menschen oder als Exempel der Undankbarkeit schlechthin verstanden. Der *Nürnberger Prosa-Äsop* (Nr. 47) ergänzt diese konventionelle Deutung um eine geistliche Auslegung und sieht im Wolf das Exempel des Reichen oder Mächtigen, der bei einer Erkrankung seinem Beichtvater Besserung und Buße gelobt, aber nach seiner Gesundung davon nichts mehr wissen will. Der *Magdeburger Prosa-Äsop* (I,8) wendet im Promythion die allgemein-moralische Auslegung dieser Fabel ins Sozialkritische, indem er sie auf die Herren bezieht, die ihren Untergebenen für deren Dienste keinen Dank erstatten, während in der geistlichen Deutung der sozialkritische Unterton des *Nürnberger Prosa-Äsops* ausgeblendet wird und der Wolf mit einem Kranken schlechthin gleichgesetzt wird.

Lit.: G. DICKE/K. GRUBMÜLLER: *Katalog der Fabeln des Mittelalters und der frühen Neuzeit*, 1987.

Dietmar Peil

2. Tierepos

Im deutschen Tierepos kommt der Kranich nicht als handelnde Figur auf der Ebene des eigentlichen Geschehens vor, sondern wird als Protagonist der Fabel vom Kranich und → Wolf (DICKE/GRUBMÜLLER, Nr. 631) durch andere Figuren narrativ integriert. Im *Reynke de vos* (III,11) ist diese Fabel Teil des Bildprogramms, das den Spiegel geschmückt haben soll, den der → Fuchs dem Königspaar geschickt haben will; *Reynke* will damit den → Wolf Isegrim, einen seiner Gegner im anhängigen Gerichtsverfahren, als Inkarnation der Undankbarkeit diskreditieren.

Dieselbe Fabel erzählt *Reinick* im *Froschmeuseler* (I,5639-5652) Georg Rollenhagens im Zusammenhang mit dem Gerichtsverfahren zwischen dem Bauern und der → Schlange, um diese zur Verschonung des Bauern zu bewegen. Im

Nachhinein erweist sich diese Fabel aber wieder nur als weiteres Exemplum für die These, dass Undank der Welt Lohn ist.

Ausg.: Georg Rollenhagen: *Froschmeuseler*, ed. D. PEIL, 1989.

Lit.: G. DICKE/K. GRUBMÜLLER: *Katalog der Fabeln des Mittelalters und der frühen Neuzeit*, 1987; D. PEIL: Der Einfluß des Reynke de vos auf Georg Rollenhagens *Froschmeuseler* (1595), *Reinardus* 5 (1992), 157-169.

Dietmar Peil

IV. Tiere in nicht tierbestimmter Literatur

[...]

2. Lyrische Texte

In der deutschen Lyrik werden vor allem Flug und Gang des Kranichs zu Vergleichen herangezogen. Die Texte kommen weitgehend ohne den Rekurs auf naturkundliches Wissen aus. Im *Ersten Philippston* Walthers von der Vogelweide ist das stolze Schreiten des Kranichs, im Gegensatz zum geduckten Gang des → Pfau, Metapher für das Hochgefühl des Dichters, das ihn beim Tod seines Gönners, Herzog Friedrichs I. von Österreich, verlassen hatte, bevor er in den Dienst Philipps von Schwaben trat (19,31-33). Wie in vielen Fabeln (→ C.4 III.1.) ist der schmucklose Kranich bei Frauenlob (Heinrich von Meißen) dem → Pfau ebenfalls überlegen: Auch wenn der Pfau prächtiger ist, kann er sich dem Kranich an Tapferkeit (*ellentat*) nicht vergleichen (V,23,18). Im Neidhart-Lied *Der pal* (Hs. c [3]) werden die hohen Sprünge eines Bauernjungen beim Ballspiel mit dem vorzeitigen Abflug der Kraniche (*unczeitiger kranches flug*) verglichen (III,6). Heinrich von Mügeln zitiert in einem Sangspruch (67) die äsopische Fabel vom Kranich, der dem → Wolf einen verschluckten Knochen aus dem Rachen zieht und dafür nur Undank erntet (→ C.III.1. u. E.4 III.1.). Der Kranich vertritt in diesem Gedicht die Menschen, die aus *güte* handeln, aber dafür nur *swaches lon* (67,17) erhalten. In Freidanks *Bescheidenheit* ist der Kranich hingegen ein Sinnbild des Hochmuts (30,13).

Ausg.: Walther von der Vogelweide: *Leich, Lieder, Sangsprüche*, ed. C. CORMEAU, 1996; Frauenlob (Heinrich von Meißen): *Leichs, Sangsprüche, Lieder*, 2 Teile, ed. K. STACKMANN/ K. BERTAU, 1981; *Neidhart-Lieder*, 3 Bde., ed. U.MÜLLER/ I. BENNEWITZ/ F. V. SPECHTLER, 2007, hier: Bd. 1, 454-461; *Die kleineren Dichtungen Heinrichs von Mügeln*, ed. K. STACKMANN, 1959; *Freidanks Bescheidenheit*, ed. W. SPIEWOK, 1996.

Lit.: *Deutsche Lyrik des frühen und hohen Mittelalters*, ed. I. KASTEN, 1995, 1001f. (Komm. zu WvdV 19,29ff.); K. GRUBMÜLLER: *Meister Esopus*, 1977, 280-296; W. RÖLL: »den phawen ofte hat überstigen des kraneches vluc«. Zu L 19,29ff., in: *Walther von der Vogelweide*, 1989, 379-390; O. SÄCHTIG: *Über die Bilder und Vergleiche in den Sprüchen und Liedern Heinrichs von Meißen*, Diss. 1930; S. L.WAILES: The Crane, the Peacock and the Reading of Walther von der Vogelweide 19,29, *Modern language notes* 88 (1973), 947-955; P. WAPNEWSKI: Literatur im Kranichschritt und Pfauengang (zu Walther von der Vogelweide 19,29ff.), in: *Literatur in der Demokratie*, 1983, 258-269.

Heiko Hartmann

[...]

G. Ikonographie (Skandinavien, Wikingerzeit)

Auf dem spätwikingerzeitlichen Bildstein I aus der Kirche von Sanda auf Gotland ist ein langhalsiger und langbeiniger Vogel dargestellt, der möglicherweise als Kranich anzusprechen ist. Die eigenartige Form des Stoßgefieders könnte auf die charakteristisch vom Schwanz des Kranichs herabhängenden inneren Armschwinge hinweisen, die als „Schwanzhaube“ bezeichnet werden. Der Vogel steckt den Kopf in ein stilisiertes Gebäude und berührt einen darin stehenden Mann mit dem Schnabel am Rücken. Dieser Mann und eine weitere männliche Gestalt, die auf einem Thron sitzt und dem Stehenden zugewandt ist, berühren gemeinsam den Schaft eines Speeres oder einer Lanze. Die Szene wird als Aufnahme eines gefallenen Kämpfers in die Gefolgschaft des Kriegs- und Totengottes (Óðinn) interpretiert. Der langhalsige Vogel fungiert hierbei augenscheinlich als Psychopompos. Die ornithologische Bestimmung bleibt jedoch unsicher.

Lit.: H. JUNGNER: Den gotländska runbildsten från Sanda, *Formvännan* 25 (1930), 65-82.

Sigmund Oehrl